

"La Mère du Bétail n'est pas encore morte"
Culture technique et pensée symbolique
Évolution et permanence dans les Pyrénées (1787-1987)

Bruno BESCHE-COMMENGE – 1989

HOMME, ANIMAL, SOCIÉTÉ

III

**HISTOIRE
ET
ANIMAL**

ETUDES
réunies et présentées par

Alain COURET et Frédéric OGE

entourés

de

Annick AUDIOT, Anne de BELLEFON, Danielle CABANIS,
Claire CONTE, Valérie HOLDEN,
Marie-Christine LEBRET, Josiane LECHARTIER,
Nicole MAILLARD, Valérie MARTIN,
Martine RAYMOND, André CABANIS,
Michel DEZERALD, Alain GALLO, Guy QUEINNEC,
Jean LAFFONT, Jean-Michel LATTES

PRESSES DE L'INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES
DE TOULOUSE

Le Comité d'Honneur
de la Semaine Internationale de l'Animal
était placé
sous la présidence
de
François MITTERRAND
Président de la République Française

OUVRAGE PUBLIE
DANS LE CADRE DE
L'ANNEE EUROPEENNE DE L'ENVIRONNEMENT
_____ avec le soutien du
Comité Français pour l'Année Européenne de l'Environnement
présidé par Madame Simone VEIL

En mai 1987 la communauté scientifique de Toulouse, sous l'impulsion de l'Association «Homme, Animal, Société», présidée par Monsieur le Professeur Alain COURET, entouré d'Alain GALLO et Frédéric OGÉ, organisait une semaine de colloques sur des thèmes aussi divers que Biologie et Animal, Droit et Animal, Histoire et Animal.

Les principales communications présentées au cours de cette semaine «Homme, Animal, Société» sont rassemblées et présentées dans les volumes publiés par les Presses de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse.

Si pour des raisons pratiques d'édition et aussi pour des nécessités de regroupement des pôles d'intérêt; les travaux de cette semaine toulousaine – placée sous l'égide de l'Année Européenne de l'Environnement – sont présentés en quatre volumes, nous ne pouvons qu'inviter le lecteur à les lire tous, chacun de ces ouvrages étant étroitement complémentaire.

Le tome I «Biologie et Animal» et le tome II «Droit et Animal» ont été publiés en 1988. Le tome III «Histoire et Animal», publié en 1989, comprend deux volumes : le premier s'intitule «Des Sociétés et des Animaux» et le second «Des Animaux et des Hommes».

"La mère du bétail n'est pas encore morte" Culture technique et pensée symbolique Evolution et permanence dans les Pyrénées (1787-1987)

Bruno BESCHE-COMMENGE

Deux histoires pour commencer.

Le 9 janvier 1987 au soir, dans un village du Haut-Salat (à l'ouest des Pyrénées ariégeoises) un vache de la famille C. cessa de ruminer. Elle météorisa et, dans la nuit, il fallut placer un trocard. Aujourd'hui guérie elle fournit à nouveau son lait quotidien. Poil rouge et blanc, comme les autres dans cette étable, c'est une Montbéliarde. Le berceau de cette race est la Franche-Comté où son herd-book remonte à 1889. Pourtant, les C. ont baptisé cette vache Gasconne, du nom d'une autre race qui fut créée au début du XX^e siècle, en regroupant diverses populations bovines du sud de l'actuelle région Midi-Pyrénées et de l'Aude.

En face d'elle, une autre Montbéliarde s'appelle Era Parda, dénomination dialectale d'un rameau de la race gasconne, la Gasconne à muqueuses noires, dont les spécimens les plus typés ont le poil gris et, tout autour des yeux, de larges cernes noirs. Toujours pie-rouge, une troisième Montbéliarde est, elle, Era Castà. Là encore, ce nom désigne tout sauf la chose en question : c'est l'un de ceux que l'on donne, dans le Haut-Salat, à l'une des variétés de cette "Race de St. Girons et d'Aure", dont le herd-book fut établi en 1901. Et si cette race était essentiellement laitière, comme les Montbéliardes, les Gasconnes par contre fournissaient boeufs de travail et de boucherie.

Origine, couleur des bêtes, orientation bouchère pour les Gasconnes, rien, sinon le hasard des disponibilités lexicales ou quelque processus d'appropriation symbolique, ne semble justifier que ces trois Montbéliardes venues d'ailleurs et pie-rouge se nomment Gasconne, Parda et Castà.

Inconnues dans le village des C. jusqu'en 1984, ces vaches y parvinrent par deux voies différentes. Joseph C. fit venir les premières du Vicdessos, à l'est de l'Ariège, où un éleveur avait déjà adopté cette race. Bouleversement radical des circuits de renouvellement des cheptels. C'est vers l'ouest, dans l'Aspétois et le Castillonnais, que les éleveurs du Haut-Salat se sont toujours tournés pour cette opération. A l'est, le Vicdessos sur ce plan était l'étranger : hic sunt leones.

Ce premier achat avait valeur de test : diminuant son cheptel bovin et accroissant celui des ovins, Joseph C. cherchait des vaches qui fourniraient davantage de lait que celles qu'il tenait jusque là. L'essai fut concluant. Il en fit alors venir d'autres de leur zone d'origine : le Haut-Doubs. Paradoxe supplémentaire, ce sont trois d'entre elles qui répondent aux étranges noms que nous avons vus ! Dans les deux cas ce fut le fabricant de fromages auquel Joseph C. livre son lait qui servit d'intermédiaire. Il avait lui-même adopté ces bêtes dans son propre troupeau et en était fort satisfait. Quelques mois plus tard, Joseph C. qui travaillait jusque là à la main adopta la traite mécanique avec bidon mobile. Le premier compresseur fut prêté par cet industriel puis, fin 1986, Joseph C. en installa un autre, plus performant, tandis qu'il fixait sur la poutre maîtresse, qu'il appelle toujours eth saume, les tubes où l'air comprimé circule pour actionner la trayeuse. Dernière étape, désormais vissée à demeure dans la poutre de frêne, d'une transformation qui avait demandé à peine deux années. Pour éviter tout contresens, précisons que les C. et la famille du fabricant de fromages sont amis depuis plusieurs générations, et celui-ci eût racheté les Montbéliardes aux C. si elles n'avaient point convenu.

Maints commentaires seraient bien sûr possibles. Retenons pour l'instant ce détail, faussement anodin : tout semble avoir changé, mais trois des Montbéliardes s'appellent Gasconne, Parda, Castà, et ces trois noms n'ont vraiment rien à voir avec les bêtes qui les portent.

Fin de la première histoire, passons à la seconde.

Dans les années 1850, E. Cordier sillonne les Hautes Pyrénées. Comme Ramond de Carbonières - dont il est d'ailleurs par sa mère un petit neveu - il accumule les observations sur la vie agro-pastorale de ce département. Des centaines de feuillets, à l'écriture nerveuse et regroupés par liasses, sont ainsi toujours inédits. Je remercie J.F. Le Nail de m'avoir permis d'y plonger. De la liasse intitulée La vie des Pasteurs, je relève simplement cette note d'enquête et le commentaire qui la suit :

"Nous avons près de dix vaches, dit la jeune fille. Mon grand père voyait autour de lui toute sa famille alors et pouvait tenir un bétail nombreux. Elles étaient belles et s'appelaient Laourine, Saoubine, Roubine, Haoubine, Rouyeto, Bermeille, Lablade, Esquirole, Cartaine... Chaque bête avait son nom, ses qualités, sa bonté, sa couleur, sa tête, sa grâce, ses cornes, son aspect. Tel Adam nommait les animaux. Ainsi le berger nomme dans ses espèces domestiques les variétés et les désigne fort bien dans son langage."

Un peu plus loin, Cordier revient sur ce problème :

"La vache a son nom aussi (...). La reine-belle porte la sonnerie, honneur, et signe de ralliement du troupeau. blason de la maison".

Ainsi finit cette seconde histoire.

Apparemment rien de commun entre elle et la première. Un siècle et demi de bouleversements séparent au demeurant Joseph C. de la jeune fille rencontrée par Cordier. Pourtant, de l'un à l'autre, un même fil déroule sa pelote : la même conception du bétail sous-tend ces deux histoires, révélatrices à la fois d'une culture technique et d'une pensée symbolique dont la permanence et l'évolution demandent explications.

I - ERA RACA DETH BEU-PAIR. ETH MANTENC

Le premier fil nous est fourni par la jeune fille dont Cordier rapportait les propos : "Mon grand-père voyait autour de lui toute sa famille alors et pouvait tenir un bétail nombreux".
Grand-père - c'est-à-dire transmission ; famille - et donc maintien ; bétail nombreux - comme résultante des deux ; tout est dans cette relation.

1 - Era raça deth bèu-pair . Le grand-père

A l'époque où écrit Cordier, le grand-père est ce chef de famille qui tient la bourse et, jusqu'à sa mort, dirige la marche de la maison. Sa présence n'est plus aujourd'hui aussi pesante pour ses descendants. Cependant dans les familles où tout ou partie du bétail maintient des souches anciennes, c'est vers lui qu'on se tourne pour situer l'origine du bétail domestique dans des filiations qui peuvent remonter à ce que ses propres ancêtres lui disaient autrefois. C'est lui aussi qui intervient pour

retrouver dans la famille ou les réseaux d'alliance les généalogies des personnes que l'actualité locale met au centre des propos. Les deux sont liés, et nous verrons que cette homologie n'est pas symbolique.

En 1980, Yvette C. raisonnait comme la jeune fille de Cordier lorsque, pour me parler des vaches de son enfance, elle me disait que son oncle avait toujours conservé *era raça deth bèu-pair*, la "race" du beau-père. L'oncle étant gendre dans la maison où il vivait, le beau-père y occupait donc la place du grand-père. Mais ce serait un contre-sens de traduire le gascon *era raça*, que Yvette C. emploie ici, par le mot français "race" au sens de ce terme en zootechnie depuis la création sous le Second Empire des livres généalogiques de bétail. Dans ces livres, le mot désigne un type particulier de bêtes défini selon des critères physiques tels que tout individu présentant quelque variable par rapport aux caractéristiques officiellement retenues se verra exclu de la race. A l'inverse, le gascon *era raça* fonctionne comme un système où chaque élément influence les autres et est influencé par eux. Au niveau domestique, trois paramètres sont pris en compte pour individualiser *era raça da casa*, la "race" de la maison : l'origine des bêtes, leur filiation ; les qualités des terroirs propres à la maison ; enfin, les savoirs et savoir-faire de ses habitants.

Ce système domestique s'intègre dans des réseaux d'échange de reproducteurs en fonction des différences et similitudes qui, sur ces trois plans, existent entre les maisons et localités de l'aire concernée. Bref, ce que désigne *era raça*, ce n'est pas un certain type physique, mais une éco-sociologie des échanges où les bêtes ne sont pas pensées à partir de ce qu'elles sont, mais à l'intérieur du complexe qui les fait ce qu'elles sont (pour plus de détails, cf. Bib. 5 et 6).

C'est d'ailleurs au niveau de ce complexe que le "blason" prend source et se justifie. Les marques à l'oreille, sur les cornes ou le pelage ne sont généralement sur ce plan que simple pléonasme. Pour toutes les maisons impliquées dans les réseaux d'échange, elles n'occupent qu'une place seconde. Le véritable blason est celui qui, tout au long de l'année, s'élabore par comparaison entre les divers troupeaux domestiques au cours des discussions entre les éleveurs concernés. Les marques quant au fond ne sont pas le blason. Elles ressortissent à une banale mais efficace figure de style : la redondance. Elles ne portent pas en elles-mêmes l'information mais laaturent. Mon analyse diffère ici de celle que D. Fabre et J. Lacroix proposaient dans leur étude de 1975 sur L'usage social des signes (cf. Bib.12). Mais je rejoins ces deux auteurs lorsqu'ils écrivent que "la marque appartient au chef de famille qui la transmet à sa veuve ou à son fils aîné". Cette transmission cependant ne peut être séparée de ce qui la justifie : la transmission de *era raça da casa*, ce bétail spécifique que la marque paraphe comme la signature à la fin d'une lettre. Mais le paraphe est autre chose que le contenu de la lettre.

Enfin, à travers la succession des générations, ce n'est pas seulement un cheptel qui est transmis, mais aussi la culture technique et les liens sociaux permettant d'assurer sa survie :

- connaissance des sols, des pâturages, du comportement du bétail, des gestes et des postures efficaces : apprentissage du corps et de l'esprit qui conditionne les pratiques adultes ;

- mais aussi, connaissance de la biographie des bêtes et insertion sociale de l'enfant dans les réseaux d'échange, car, au-delà de l'espace domestique et du temps quotidien ce sont ces deux dimensions - l'une diachronique et l'autre synchronique - qui lui permettront plus tard de choisir pour sélectionner les mâles et femelles adaptés à ses propres besoins.

Dans une liasse intitulée L'intelligence du paysan et ses moeurs, E. Cordier avait déjà souligné comment, dans les Hautes-Pyrénées, la transmission des cheptels était liée, à travers une pédagogie de la responsabilité, à celle d'une culture technique :

"Le père de famille donne à son enfant âgé de 5 ans une agnelle comme pécule à faire fructifier. Bonne institution, car l'enfant berger qui a des bêtes à lui dans le troupeau de famille est stimulé, il fait mieux son métier de berger".

"Institution" écrit Cordier, c'est exactement le mot qui convient avec son double sens d'instruction et de chose instituée.

Lorsque sa fille aînée sut parler et marcher, Joseph C. - l'homme du changement : Montbéliardes et trayeuse - lui confia deux agnelles qui bientôt la suivirent comme des petits chiens. Au bon moment elle les fit saillir, puis conserva les jumelles que l'une avait mis-bas. L'autre avait un agneau. Le père alors l'acheta à sa fille. Tous deux mimèrent la transaction telle qu'elle aurait eu lieu sur un foirail. Le père jouait le négociant cherchant à déprécier la bête, sa fille protestait. C'est maintenant une jeune fille de 18 ans ; elle manie tracteur, botteleuse, fourche à fumier, mais elle sait aussi reconnaître au coup d'oeil chacune des 200 brebis-mères du troupeau familial et les trier, le soir, quand au retour du pâturage elles défilent à toute allure sur le seuil de la bergerie.

Ce sont là des banalités et, ne serait-ce que pour des raisons démographiques connues, elles ne sont plus caractéristiques, aujourd'hui, de la réalité d'ensemble des Pyrénées. Cependant, j'ai eu l'occasion de montrer, dans d'autres travaux, comment la pédagogie de la transmission était autrefois quelque chose de très conscient chez les éleveurs pyrénéens : en Ariège, on en trouve trace en continu depuis le XIV^e siècle (cf. Bib. 1, 4, 5).

Cette double transmission - à la fois savoir et cheptel - se retrouve dans la biographie de ce berger de Gèdres (canton de Luz, Hautes-Pyrénées) dont G. Buisan a rassemblé les propos dans un livre très beau : Henri Fédacou raconte. En

novembre 1906, le père Fédacou se tue en redescendant de montagne. Près de quatre-vingts ans plus tard, son fils se souvient :

"Heureusement mon grand-père était toujours là, et c'est lui qui m'a appris tout ce qu'un montagnard doit savoir de la terre, des choses et surtout des bêtes. Nous avons alors un troupeau d'une quinzaine de vaches et d'une soixantaine de moutons". (cf. Bib. 10, p. 18).

Transmission toujours, mais en négatif, dans la lettre qu'en juin 1918 l'instituteur d'Ayet-en-Bethmale (Ariège) adresse à son inspecteur parce qu'il ne sait plus comment lutter contre l'absentéisme. Sa femme et lui occupent dans la commune un poste double depuis 1909. En neuf ans, tous leurs efforts sont restés vains. Mais la conclusion de sa lettre montre bien comment sa conception de l'éducation est impuissante face à une réalité où la formation est assurée par des canaux et pour des objectifs différents :

"Nous ne pouvons empêcher que les granges et les biens soient à La Core et à La Serre de Mounère, que là se passe la plus grande partie de l'existence des habitants d'Ayet et de leurs plus grands enfants". (1)

Or c'est un éleveur de la vallée voisine, sur l'autre versant de La Core justement qui, en août 1973, lui répondait lorsqu'il m'expliquait comment le Savoir, là haut, se transmet en même temps que les bêtes :

"L'envie de la montagne vient si à la maison on en a nourri l'enfant. Il faut qu'ils en entendent parler, qu'ils voient comment on fait ; alors là ils ont envie d'avoir de belles vaches, de belles brebis. Et ensuite on leur dit : "dans les montagnes, elles deviendront belles et c'est toi qui iras les garder". Comme ça tu en sortiras des bergers !".

Pour les deux communautés, La Core est un pâturage de demi-saison où, autrefois, chaque famille se rendait avec son bétail ; on se rendait visite de part et d'autre du Col et l'on en profitait pour discuter et juger des qualités des cheptels respectifs dont l'ensemble formait "era raça deth pais", la "race" du pays. Et l'on se prêtait ou achetait les uns aux autres les béliers et taureaux chargés de "cambiar eth sanc" renouveler le sang des troupeaux domestiques. Aujourd'hui, même si quelques familles seulement sont encore présentes, ce réseau d'échange continue à fonctionner à la fois sous sa forme ancienne et dans un cadre nouveau : celui des opérations officielles de relance de la "race" ovine de ces vallées. Et la transmission du savoir passe encore par le même chemin. La fille de Joseph C. était au cours élémentaire lorsqu'elle commença ainsi une rédaction :

"Samedi c'était le retour des vaches de la montagne. Papa m'a portée en voiture jusqu'à La Core. Je voulais voir si je pouvais comprendre ce mouvement." (Doc. personnel).

Résumons cette première étape. Certes, ici comme dans toutes les Pyrénées, cette forme de transmission atteint aujourd'hui ses limites, et l'avenir de la culture ainsi transmise est pour le moins très incertain. Cependant, Cordier, Fédacou, era raça deth bèu pair, Joseph C. et sa fille, les deux versants de La Core, par sauts de demi-siècle en demi-siècle et d'est en ouest des Pyrénées, ce sont le même discours et les mêmes pratiques que l'on retrouve : à l'origine, un ancêtre non pas mythique mais de chair et de sang qui lègue ces trois biens : un terroir, un cheptel, et le savoir qui permet de les perpétuer.

Venons en maintenant au second terme que proposait la jeune fille rencontrée par Cordier. Après la transmission - représentée alors par le grand-père -, la famille - la continuité.

2 - Eth manténc , la famille

A l'époque de Cordier, la famille comprend encore tous ceux qui vivent au même pot et feu : parents, aîné marié, cadets célibataires, domestiques, petits enfants. C'est elle qui doit assumer ce que les éleveurs du Biros, en Ariège, appellent eth manténc. *"Que cau assegurar eth manténc"* disent-ils, ils faut assurer le maintien. Double maintien en fait : conserver le bétail propre à chaque maison

/ Erreur dans le texte imprimé, oubli d'une ligne du manuscrit: ... à chaque maison « era raça da casa », mais en même temps perpétuer la maison qui occupe .../

(bourdon. v. manuscrit) qui occupe ainsi une place que chacun connaît et commente dans les réseaux d'échange où circulent les mâles reproducteurs tout en conservant les femelles comme base de travail. Les femelles, car sur ce plan, nous le verrons, c'est le ventre qui maintient race. Et parce que era raça c'est à la fois la maison et ce réseau d'échange, le manténc fonctionne identiquement à ces deux niveaux :

- Manténc au niveau domestique :

"A l'époque, m'expliquait Adrien, celui qui gardait un taureau raisonnait ainsi : voilà j'ai cette race dans ma grange. Et ça venait de combien de temps ? De génération en génération. Celui qui le faisait c'était pour dire : la semence des vaches sera maintenue. Ainsi se maintenait la semence des vaches (en gascon : atau se mantenguia eth seme derai vacas)".

Et l'on remarque alors même qu'il s'agit du taureau que le choix est déterminé par les qualités des femelles. Pas uniquement de la mère en tant

qu'individu, mais aussi des femelles qui l'ont précédée. On trouve là une opposition homologue à celle que le généticien établit entre phénotype et génotype. Il ne suffit pas qu'une vache soit bonne laitière pour que l'on en garde un reproducteur, encore faut-il que cette "bonté" ne soit pas fortuite, mais s'inscrive dans une filiation, que t'ac porta d'origino : qu'elle le porte d'origine.

- Manténc dans le réseau d'échanges :

Dans ce témoignage du même éleveur, le réseau est constitué par une institution : "era societeth dei parièrs", qu'il faudrait traduire "l'association des pairs". Sur les estives du village, chaque cabane regroupait une douzaine de maisons qui n'avaient droit à y conduire qu'un nombre limité de bovins et ovins. Pour le choix des béliers et taureaux, chaque sociétaire possédait un droit de veto sur ceux que proposaient les autres. Le moment est celui, dans les années 1930, où arrivèrent là-haut les premiers béliers blancs, "tarasconnais" pour la zootechnie :

"Certains ont essayé ces béliers blancs. Mais ici à notre montagne, nous n'avons jamais perdu la semence des brebis d'ici. Emile n'avait jamais voulu avoir des blancs. Et c'est ainsi que s'est maintenue la semence des brebis d'ici".

Les mots et la pratique du manténc sont exactement les mêmes qu'au niveau domestique. Et il faut ajouter qu'autour de cette estive, le manténc a perduré jusqu'à nos jours. Toutes les maisons impliquées dans les opérations officielles de relance de cette race ovine - dite "castillonnaise" - sont concernées par ce qui s'y passe. Mais le réseau s'est élargi : à l'époque, une seule commune était concernée, cinq aujourd'hui sont liées ; et l'UPRA Race des Pyrénées Centrales, l'ITOVIC et la Chambre d'Agriculture interviennent techniquement et financièrement.

Si de l'Ariège nous passons aux Hautes-Pyrénées, la notion de manténc se retrouve de façon exemplaire dans la biographie d'Henri Fédacou. Nous sommes toujours en 1906, année de la mort du père, circonstance suffisamment dramatique pour que le manténc alors se trouve compromis :

"A la mort de mon père, mon grand-père décida de vendre le troupeau (d'ovins) dont nous ne pouvions nous occuper. Il y avait bien un domestique à la maison, mais les enfants étaient petits, moi je n'avais que neuf ans. L'affaire fut conclue et nos brebis partirent vers d'autres montagnes.

(Mais le domestique) qui aimait beaucoup les brebis (en avait caché) deux jeunes, les plus belles, une blanche et une noire. Mon grand-père prit très mal la chose ; fâché d'être mis devant le fait accompli, il refusa les brebis

au domestique et les garda pour nous, à la maison. L'été comme on ne pouvait pas mettre quelqu'un pour garder seulement deux bêtes à la montagne on les confia à des parents de Gèdres-Dessus qui les ajoutèrent à leur propre troupeau. Le produit annuel était partagé : ils gardaient les mâles et nous conservaient les femelles. Ainsi, d'année en année, notre troupeau s'est reconstitué et, en 1920, lorsque je revins de la guerre, on avait de nouveau à la maison une soixantaine de bêtes, toutes issues des deux brebis, la blanche et la noire, de l'ancien troupeau".

Tout y est : au-delà de la mort du père, la volonté de maintenir era raça est ici la motivation centrale. Certes, c'est le domestique qui assure le geste pérennisateur mais la colère du grand-père n'annule pas ce geste, au contraire elle le relaie : il ne vend pas les deux brebis - jeunes, comme ces agnelles que Joseph C. donna à sa petite fille - mais les confie à des parents, on resie dans le réseau d'échanges constitutif de era raça . Et parce que c'est le ventre qui maintient race, ces parents se paient avec les mâles mais gardent aux Fédacou les femelles : ainsi encore Joseph C. agit-il, sa fille conserva les agnelles, le mâle fut pour lui. La mauvaise conjoncture passée, la maison Fédacou retrouva donc ses ventres, dont le manténc avait été provisoirement assuré dans le réseau d'échanges.

Le plus impressionnant dans ce récit de vie, c'est que, par son sens et dans sa structure, il recoupe point par point quelques grands mythes étiologiques pyrénéens. Notamment celui de Millaris, le Pasteur de 909 ans, étudié récemment par Xavier Ravier sous un tout autre aspect. Alors que la neige tombe pour la première fois, le vieux Millaris meurt, tel le père Fédacou. Comme les brebis que vendit le grand-père, les fils Millaris doivent partir vers d'autres montagnes. Mais, semblables en cela au domestique des Fédacou, ce qu'ils conservent pour perpétuer la maison, leur blason si l'on tient à ce mot, c'est le ventre qui maintient race : une vache ou une génisse dans les plus anciennes versions connues de ce mythe. Dans ces versions, comme dans la plus complète de celles recueillies par X. Ravier dans la vallée de Lesponne, cette vache conduit les fils survivants à l'endroit où s'arrête la neige, ils y fondent un nouveau foyer (cf. Bib. 15). Et les versions lettrées du XIX^e siècle, leur similitude sur ce plan en confortent la crédibilité, ajoutent cet épisode, essentiel à notre propos : une fois sa mission accomplie, la bête se transforme en rocher. Dans une autre de ces versions, parue en 1857, Soutras, bien qu'il écrive en vers, a fort bien vu que ce qu'il appelle La Légende du Vieux d'Arize met en scène les deux moments liés de la transmission et du manténc. Il conclut ainsi son très long poème :

*"Et les enfants dotés de la sueur des pères
Vécurent en ce lieu des jours longs et prospères
Et l'on vous montre encor, non loin de Montgaillard,
La vache qui mena les fils du grand vieillard" (cf. Bib. 11)*

Dotés par les pères ? la vache-rocher inscrite dans le paysage ? Comment mieux dire la transmission et le ventre qui maintient race.

De la même façon, dans le village de la famille C., on raconte un récit, commun d'ailleurs à toutes les Pyrénées (cf. Bib. 7 pour une version massatoise). Chez les C., le récit se présente ainsi : fin mars, Gros-Pagés conduit ses bovins sur les pâturages de demi-saison en se moquant de ce mois qui est passé sans que le froid vienne empêcher les bêtes de sortir. Le dernier jour de mars alors répond à la provocation, il demande à avril de lui prêter ses deux premiers jours, et tous trois ligüés envoient une gigantesque tempête qui ne laisse à Gros-Pagés qu'une velle et le bouchon qui ferme le vase à traire. Une velle, là encore le ventre maintient race.

Millaris, Fédacou, Gros-Pagés, Joseph C. et sa fille, de la réalité vécue au récit mythologique, le faisceau d'homologies peut être schématisé en un seul tableau (p. suivante).

En ne parlant même pas des mâles, le récit mythologique ne fait que mettre en scène sous une forme plus pure, exemplaire, ce que la pratique doit réaliser en tenant compte des nécessités économiques. Ainsi, en 1976, A.C. m'expliquait :

"Celui qui le pouvait se gardait des agneaux pour en faire des moutons. C'était si tu veux une sorte de capital placé. A l'automne, tu vendais des moutons, et tu n'étais pas obligé de vendre une vache, dont tu avais bien besoin pour vivre à la maison, ou des brebis."

Si l'on revient au texte mythologique, la logique qui fait du ventre le vecteur de la transmission et du maintien se retrouve dans le village voisin de celui des C. où, lorsqu'une bête meurt accidentellement, on dit cette phrase, attribuée à un nommé P., mais devenue proverbiale :

"Coma disia eth P., era Mair deth Bestià n'ei cap morta encà" (= La Mère du Bétail n'est pas encore morte).

Phrase homologue à celle que prononce le héros de la version massatoise des trois jours ligüés. Les ovins y sont les victimes et le berger Petit-Pagés. Marcel D. raconte ainsi sa réaction lorsqu'il trouve ses brebis mortes :

"Alors il se mit à pleurer fort, et il se frottait le front car il suait. Et il dit :

- Tu es mauvais Mars, mon vieux, tu es mauvais ! Mars planta une barre dans le ventre de sa mère et il l'emporta au bout de cette barre"
(cf. Bib. 7, p. 155 et 165).

/Note oubliée de joindre à l'époque : dans la version massatoise, la situation est pire que celle de Gros Pagés. Toutes les bêtes sont mortes, et le héros, ici Petit Pagés, ne redescend qu'avec « *las esquelas e el truc* » = les cloches des brebis et celle, plus grosse et plus lourde, du bélier. A l'inverse de la vèle, aucun ventre ne survit, pas même une agnelle : d'où son imprécation à Mars qu'il maudit pour avoir « *planté une barre* » dans le ventre de sa mère.

Il s'agit certes du mois de mars, mais ne peut-on aussi voir là une trace résiduelle de la dualité du dieu Mars des Romains, dieu à la fois de la guerre, et des récoltes et troupeaux ? Et dans la différence de noms des deux héros, celle entre ce qu'on appelle le « gros bétail » (bovins) et le « petit bétail » (ovins, caprins) ?/

	FEDACOU Réalité	MILLARIS Mythe	GROS-PAGES Mythe	JOSEPH C. et sa fille Réalité
Situation	Un lieu / un cheptel / une maison.			
Initiale	Hautes-Pyrénées		Ariège	
Rupture	Un événement détruit l'équilibre			
	Mort du père	Mort + neige	Neige	Mort (future)
Conséquence	Le bétail disparaît de ce lieu			
	Vente	Exode	Mort	(Si pas de succession)
Rôle des femelles	Assurent manténc et transmission			
	2 agnelles	Vache ou Génisse	Velle	2 agnelles
Rôle des mâles	Restent extérieurs au processus			
	Vente	Absents du récit	Absents du récit	Vente

Dans ce surprenant jeu d'écho entre la mythologie et la réalité vécue, la Mère du Bétail et le ventre qui maintient race font vraiment leur possible pour tirer l'interprétation vers la symbolique et la psychanalyse. Mais la pensée symbolique ne moud jamais que le grain qu'on lui donne à moudre. Et c'est ce grain qui porte signe pour une culture donnée. Dans un article intitulé "Valeurs religieuses et mythiques de la terre et du sacrifice dans l'Odysée", P. Vidal-Naquet commence par rappeler qu'"Ulysse est d'Ithaque, "terre donneuse de blé", "un bon pays à chèvres, un bon pays à porcs" ; et c'est de cet ancrage dans la viande et le grain que prendront valeur symbolique les terres parcourues par Ulysse : des jeux d'homologie et d'opposition attribuant à ces terres des valeurs sans cesse référées à l'expérience terrienne du héros, paysan avant son odyssée comme il le devient à nouveau au retour (cf. Bib. 16, p. 56-57).

Millaris, Petit ou Gros-Pagés sont eux de telle vallée : terre donneuse d'herbe, bon pays à vaches et brebis. Et c'est aussi d'épopée qu'il faudrait parler à leur propos ; épopée à valeur exemplaire : il est en effet caractéristique que, dans tous ces récits, les narrateurs fassent d'incessantes références aux réalités agropastorales actuelles. En ce sens, la Mère du Bétail n'a valeur symbolique que dans la mesure où elle reste ancrée dans des pratiques techniques, elles-mêmes fonctions des multiples contraintes de l'élevage en montagne. Lorsque ces réalités disparaissent, le récit n'est plus que légende.

Arrêtons ici cette seconde étape sur la piste que nous avait ouverte la jeune fille rencontrée par Cordier : après la transmission, le mantenc, assuré identiquement dans la famille et les réseaux d'échange où elle s'insère. Pratiques techniques, récits de vie, épopées, à travers ces diverses sources nous avons vu comment ces deux institutions sont affaire de ventre, de Mère du Bétail. Cependant, malgré leur cohérence, on peut considérer ces sources comme subjectives, incertaines. Aussi, avant de revenir à nos trois Montbéliardes, faut-il citer un dernier type de document qui fournit à cette analyse, y compris dans sa dimension symbolique, une ossature quantitative.

II - LA MÈRE DU BÉTAIL DANS LES STATISTIQUES DU XIX^e SIÈCLE

Suspectes si on les considère en valeur absolue, les statistiques de bétail du XIX^e siècle, deviennent une source très riche si on les envisage en valeur relative. Elles proposent en effet une répartition des trois grandes espèces domestiques selon diverses catégories liées au sexe et à l'âge. Pour les bovins sont ainsi distingués : boeufs, taureaux, vaches, génisses et veaux. Si l'on calcule par

commune ou canton les pourcentages occupés par ces catégories, les configurations obtenues sont caractéristiques :

- de ce que l'on sait par ailleurs de l'occupation des sols et des orientations économiques de ces collectivités ;
- du fait que la Mère du Bétail est d'abord, en montagne, une réalité matérielle, dont la nécessité technique s'explique par comparaison avec ce qui se passe en plaine aux dates retenues.

Dans le tableau ci-après, qui concerne l'Ariège, les chiffres ont été regroupés en fonction des régions naturelles de ce département : une zone de plaine et côteaux, une zone de montagne. Le caractère tranché de leur opposition permet des analyses contrastives du plus grand intérêt. Pour ces deux zones, nous avons distingué la vallée de l'Ariège, orientée vers l'élevage des bovins de travail et de boucherie, de celle du Salat, plus mixte, lait et veaux en montagne, engraissement et lait dans les basses régions. Deux dates ont été retenues :

- 1819, première statistique communale complète et ordonnée ;
- 1857, période où apparaît dans les concours et comices du département la notion de "race" au sens de ce mot en zootechnie.

1 - Commentaire (cf. tableau 1)

Si l'on raisonne donc à partir des pourcentages et non en valeur absolue, il appert que les femelles sont entre 1,3 et 3,0 fois plus nombreuses en montagne que dans les autres zones. Pour 1819, où sont distinguées vaches et génisses, ces dernières ne représentent que 2,1% et 6,0% du cheptel du bas-pays, contre respectivement 14,2% et 19,7% de celui des hauts cantons. Les femelles là-haut sont non seulement plus nombreuses, elles sont aussi plus jeunes. Et cette caractéristique se retrouve dans les pourcentages d'élevés : entre 2,5 et 3,5 fois plus importants en montagne que dans les plaines et côteaux. Tout cela est déjà connu grâce aux témoignages de l'époque : pour tous, la montagne est pays naisseur. Il n'est pas indifférent que les chiffres confirment ces témoignages. Mais ils ne se limitent pas à cela. En effet, une telle domination des femelles et de leurs produits laisserait attendre qu'en haut les taureaux aussi fussent plus nombreux. C'est l'inverse qui se produit. Pour un mâle, il y a entre 1,7 et 5,8 fois plus de femelles en montagne : relativement à l'importance numérique des ventres, les mâles sont largement sous-représentés. Et ce trait apparaît encore plus marqué si on envisage par taureau le nombre à la fois de vaches et de veaux : de 1,9 à 6,1 fois plus élevé dans les hauts cantons.

246

Année	LES VENTRES (Femelles + Produits)					LES TAUREAUX		
	LES FEMELLES			VEAUX TOTAL	FEMELLES + VEAUX	Total en Chiffres	Femelles par mâle	F.+Veaux par mâle
	Vaches	Génisses	TOTAL					
1819								
Hte. 13116 bovins ARIEGE	60,5%	+ 14,2%	74,7%	+13,6%	= 88,3%	559	17,5	20,7
Bas. 10722 bovins	23,0%	+ 2,1%	25,1%	+ 4,6%	= 29,7%	359	7,5	8,9
RATIO Haut / Bas	2,6	6,8	3	3	3		2,3	2,3
Haut 17189 bovins SALAT	66,5%	+ 19,7%	86,2%	+11,5%	= 97,7%	331	44,7	50,7
Bas 6317 bovins	46,1%	+ 6,0%	52,1%	+ 3,9%	= 56,0%	428	7,7	8,3
RATIO Haut / Bas	1,4	3,3	1,7	2,9	1,8		5,8	6,1
1857								
Hte. 15743 bovins ARIEGE	Informations		70,7%	+19,9%	= 90,6%	810	13,8	17,6
Bas. 16340 bovins	non		26,2%	+ 5,7%	= 31,9%	650	6,6	8,0
RATIO Haut / Bas	détaillées		2,7	3,5	2,7		2,1	2,2
Haut 18750 bovins SALAT	Informations		75,7%	+19,3%	= 95,0%	746	19,0	23,9
Bas 8956 bovins	non		59,1%	+ 7,7%	= 66,8%	485	10,9	12,3
RATIO Haut / Bas	détaillées		1,3	2,5	1,4		1,7	1,9

Répartition des bovins selon le sexe et l'âge (SOURCE: A.O. ARIEGE-Séries 12 n 93
 12 n 111)

Le tableau ci-dessous résume ces oppositions :

	HAUT	BAS
. FEMELLES	+	-
. PRODUITS	+	-
. TAUREAUX	-	+

On aura remarqué, dans le tableau de la page précédente, que nous n'avons pas mentionné les boeufs : majoritaires en plaine, ils sont presque absents en montagne où les rares communes en possédant des pourcentages voisins de ceux de la plaine sont aussi celles où les conditions naturelles (déclivité, exposition, sols) permettent des cultures qui, justement, sont par ailleurs caractéristiques des bas-cantons : maïs, blé ou méteil et pas seulement seigle. Mais les boeufs ici ne nous intéressaient pas. Tout comme les moutons, ils n'interviennent pas - et pour cause ! - dans le processus de transmission et manténc. Nous l'avons vu à travers à la fois le mythe et les récits de vie, leur rôle est essentiel, mais strictement économique, extraverti, une sorte de capital placé nous expliquait Adrien C. La reproduction de era raça da casa passe, c'est évident, par les bêtes qui peuvent se reproduire. Et, sur ce plan, dans les statistiques aussi, la transmission et le manténc sont donc d'abord affaire de ventre, de Mère du Bétail. Y compris, et c'est là l'essentiel, lorsqu'on considère les cheptels à partir des taureaux.

2 - Explications

Plusieurs raisons expliquent cette faiblesse relative des mâles en montagne : petits troupeaux domestiques ; inutilité du taureau comme bouche à nourrir hors de la courte période où il saillit - généralement en estive où l'herbe ne coûte rien ; nécessité, en hiver, de garder le foin pour les vaches dont le lait nourrit à la fois les hommes et les veaux. Ces raisons expliquent à leur tour pourquoi, en montagne, le taureau est le plus souvent collectif.

A l'inverse, aux dates retenues, dans les plaines et côteaux de l'Ariège, la révolution agricole va entraîner une véritable inversion de la perception des réalités naturelles. Celle-ci n'étant jamais que fonction de la manière dont ces réalités sont maîtrisées à un moment et par des groupes sociaux donnés. Les enquêtes de la fin de l'Ancien Régime, celles du début du XIX^e siècle encore, montrent qu'en fait ces zones étaient considérées comme défavorisées par rapport à la montagne. Mais, dès le premier tiers du XIX^e siècle, tout cela commence à changer. Inutile d'insister sur les innovations qui permirent cette évolution, elles sont bien connues. Deux citations simplement, de la même année : 1829, suffisent à indiquer comment, déjà, la différence s'est creusée. En juin, Vicdessos, en montagne, répond à l'enquête trimestrielle sur l'état des récoltes (2) :

"Notre population est toujours contente lorsque le bled noir et les pommes de terre réussissent, elle vit avec ce genre de culture".

Pamiers, en bas, écrit trois mois plus tard :

"Je ne parle pas du sarrasin, vous savez qu'en général il n'est cultivé qu'en vert pour le faire manger au bétail".

Et les réponses à l'enquête sur le travail agricole et industriel de 1848 montrent que cette différence n'a fait que s'accroître. Tous les cantons de montagne se plaignent des restrictions que l'application du Code forestier impose aux éleveurs, le juge de paix d'Ax parlera même de "décadence". A l'inverse, cantons de plaine et côteaux soulignent tous les immenses progrès accomplis, et l'un d'eux précise que les prairies artificielles ne commencent que "dans les communes les plus éloignées de la montagne". Conséquence directe de ces changements culturels et des nouvelles spéculations qu'ils rendent possibles, dans les trois départements des Pyrénées centrales, ce sont les zones de plaine et côteaux qui introduiront à la fois la notion de "taureau améliorateur" et les bêtes correspondantes. C'est aussi dans ces zones que se développera tout un courant tendant à n'attribuer les prix réservés aux femelles dans les concours qu'à des bêtes âgées de plus de trente mois. A l'extrême - et certains éleveurs tiendront alors ce raisonnement - on peut dire qu'en plaine l'origine du taureau deviendra secondaire du moment que ses formes sont belles et qu'il peut engendrer de beaux veaux, qui seront engraisés et vendus après avoir été châtrés et utilisés ou non quelque temps comme boeufs de travail.

Vendus, pas gardés. Et c'est là toute la différence. Car si la montagne vend en ce temps à la plaine une bonne part de ses produits jeunes, elle doit aussi conserver un bétail adapté aux facteurs limitants naturels et à des techniques propres à un milieu qu'elle ne peut modifier aussi aisément qu'en plaine.

Adaptabilité des bêtes aux contraintes de ce milieu - on parle aujourd'hui de "races rustiques" ; nécessité de maintenir une origine qui fasse preuve des qualités voulues ; ce sont en fait ces deux raisons qui expliquent pourquoi, là-haut,

le ventre maintient race. C'est d'ailleurs cette situation que décrivait Adrien C., nous l'avons vu, lorsqu'il soulignait que l'éleveur qui dans son étable gardait un taureau, attendait de lui qu'il maintînt l'eth seme deraï vacas, la semence des vaches. Et si, malgré toutes les précautions ce mâle ne donnait que de piètres produits, ou si, pour des raisons ponctuelles, on devait acheter un taureau sur la foire en se fiant uniquement à sa bonne mine, les femelles restaient toujours là, disponibles pour des saillies meilleures dans les années futures. Mais les mauvais produits eux-mêmes ne l'étaient point totalement :

"Celui qui n'avait qu'un tout petit troupeau s'il attrapait une paire de génisses qui, une fois vaches, ne fussent que des boucs ! Un taureau qui t'aurait foutu une sale clique de bêtes pour l'année et tu étais enculé ! Mais quand même tu avais toujours la semence des bonnes vaches qui remontait à bien longtemps ; alors si un taureau acheté t'avait foutu une dégénération, les enfants n'auraient pas tous ressemblé au père, il en restait toujours des comme il faut. Mais c'était une origine qui remontait de loin. C'était des vaches qui étaient dans cette maison depuis combien de temps ?"

En quelque sorte, et comme la vache-rocher des fils Millaris, ces femelles faisaient directement partie des murs de la maison, au même titre objets de transmission et de manténc.

Documents anciens, enquêtes contemporaines, statistiques, tout concourt à faire de la Mère du bétail et du ventre qui maintient race autre chose qu'un aimable symbole ! Or, sur tous les points que nous venons de voir, un ouvrage du XIX^e siècle, fournit un témoignage exemplaire. Véritable point d'orgue.

III - ETH SEME DERAÏ CAVALAS, LA SEMENCE DES JUMENTS

En 1884, paraissait à Paris l'ouvrage posthume du Comte de Bonneval consacré aux haras français (cf. Bib. 9). Avant de devenir Inspecteur Général des haras, l'auteur avait été nommé, en 1806, directeur au dépôt d'étalon de Tarbes. Il y avait amassé maintes informations sur l'élève des chevaux dans les Pyrénées. Dans le chapitre VIII de son étude, il rapporte une coutume en vigueur à l'ouest de la chaîne :

"Les habitants de la Navarre et du Pays Basque tenaient à la race dont ils avaient hérité de leurs ancêtres, et il n'était pas rare de trouver dans les

anciens contrats de mariage (...) la filiation et la taille des poulinières faisant partie de la dot. C'étaient les cadets de famille qui particulièrement élevaient des chevaux dans les montagnes. Ils avaient le droit de nourrir chez leur frère aîné marié les poulains achetés de leurs deniers, mais les grains et fourrages étaient récoltés sur la propriété de leur frère."

Tout y est, comme chez Fédacou ou les fils Millaris.

Perpétuer la maison, c'est à la fois y maintenir l'aîné et les bêtes des ancêtres. A l'aîné, les ventres qui reproduisent : il prend en même temps femme et poulinières. Au cadet, célibataire, les poulains, élevés hors de la maison. Le lien entre les deux ? Ce sont les fourrages et grains : récoltés chez l'aîné, mais distribués aux bêtes du cadet. A travers transmission et manténc on rencontre ici tous les paramètres constitutifs de "era raça":

- origine et ventre qui maintient race : ce sont les poulinières dont on précise les filiations, "eth seme derai cavalas" pour parler comme Adrien C. ;

- terroir propre à la maison : c'est celui dont hérite l'aîné et où le cadet néanmoins conserve ses droits ;

- réseau d'interrelations où l'on passe de "era raça da casa" à "era raça deth pais": la dot joue pour l'aîné ce rôle, et la montagne pour le cadet ;

- savoir, culture technique : absents de cette citation, on les rencontre, à propos des chevaux pyrénéens, dans ce mémoire de 1797 où les éleveurs des Quatre-Vallées se plaignent de leur inspecteur des haras :

"dédaignant souverainement les connaissances des habitants dont plusieurs savaient d'expérience ce que lui ne connaissait que par une espèce de théorie qui n'est point applicable à tous les pays." (3)

Et dans cette dernière proposition, relative à tous les sens du mot, on retrouve la notion d'adaptabilité qui justifie "era raça" comme création technique répondant à des contraintes spécifiques.

-Quant au cadet voué à la stérilité comme aux bêtes stériles, son rôle sera remarquablement souligné par Cordier :

" Le berger, cadet ou domestique, obtient 5, 6, 12 moutons pour lui sur lesquels il spéculé. On compte dans la maison sur la bourse du cadet. C'est selon le mot de Barthélémy, le prêtre de la famille".

Mouton-spéculation, mouton-capital placé pour Adrien C. : c'est la même fonction, et nous avons vu comment cette dimension économique, extravertie, était différente - et complémentaire - de celle qui commandait transmission et manténc. L'on comprend mieux maintenant la réaction des personnages dans l'histoire vraie de Fédacou : en gardant pour lui deux brebis, et non pas des moutons, le domestique - variante combinatoire du cadet - avait commis une

transgression. D'où la colère du grand-père : les ventres c'était pour lui ! Mais si le domestique en agissant ainsi assurait à sa place la transmission, le grand-père reprit les choses en main pour assumer le manténc de era raça et donc de la maison.

La boucle est bouclée, il est temps de conclure.

IV - CONCLUSION

Revenons au départ : trois vaches dont les noms, semble-t-il, n'ont vraiment rien à voir avec ce qu'elles sont. Le fait est en lui-même ponctuel, anecdotique, comme l'est pour Ulysse d'appeler ou non "mangeurs de pain" les peuples qu'il rencontre.

Au demeurant les vaches en question se fussent appelées Mimi, Poulette et Tralala, cela n'eût rien changé à ce qui précède. Era raça, transmission, manténc eussent été analysés de la même façon. Mais ces trois Montbéliardes sont baptisées Parda, Castà, Gasconne, et ce n'est peut-être pas un hasard.

Une interprétation symbolique rapide pourrait alors mener à cette conclusion : pour les C., ces bêtes étaient le lointain, l'inconnu, l'étranger ; les appeler ainsi était leur donner des noms qui, par ce qu'ils désignent en eux-mêmes, sémiotiquement, les intégraient dans le domaine de l'intime, du proche, du connu. Pas fausse, cette interprétation n'eût pas été vraie non plus. Car si, par ces noms, est bien assurée une certaine domestication - au sens premier du mot - d'un certain bétail domestique - au sens de non sauvage cette fois - l'introduction de ces nouvelles bêtes dans la vie quotidienne d'une maison s'articula dans ses formes et sa chronologie à tout autre chose que du symbolique.

Plus tardive et différente qu'en plaine, l'évolution de la montagne a permis, aux éleveurs qui sont restés, de mettre en herbe la plupart des parcelles travaillables. Les disponibilités fourragères se sont alors accrues tandis que l'économie de marché obligeait à transformer techniques et productions. L'adoption des Montbéliardes est une des réponses à cette évolution. Elle fut précédée, dans les années 1930-50, par la disparition des Castas devant la Brune des Alpes dite aussi Suisse. Cependant même si les Montbéliardes n'ont rien à voir avec les ventres qui jadis étaient objets de transmission et de manténc, leur introduction et la façon dont elles sont élevées chez les C. ne peuvent se comprendre qu'en référant aux trois anciennes institutions : era raça, transmission, manténc.

On l'a vu, Joseph C. procéda en deux temps. Il acheta d'abord quelques bêtes dans le Vicdessos ; elles y étaient nées, ce qui signifiait qu'elles n'avaient jamais connu que des conditions d'élevage assez proches des siennes. Le Vicdessos, malgré tout, n'est pas le Haut-Salat. Cet achat eut donc valeur de test, et il était

prévu que l'industriel, intermédiaire en l'affaire, rachetait les bêtes si elles ne "prenaient" pas (le verbe qui dit en gascon l'adaptabilité est 'arrapar': s'accrocher, prendre). Le test réussit. C'est alors que d'autres bêtes furent achetées dans l'Est et dotées de ces noms pour elles étrangers mais pas du tout étranges. Car ce qui se joue avec ces noms, c'est bien la pérennité et l'intimité d'une maison, mais dans ce qui la caractérise de moins idéal à la base : le bétail comme machine à produire et se reproduire. Or celui-ci n'est pas pensé comme un type physique idéal. Le concept era raça est un complexe associant origine des bêtes, savoir, terroir, réseau d'échanges. C'est cet ensemble qui est objet de transmission et de manténc . C'est lui, et pas seulement LES bêtes, que désignent les termes employés pour nommer le bétail. C'est lui encore que perpétue la Mère du Bétail. Et même si certains éléments de ce complexe changent - c'est le cas à l'extrême avec les Montbéliardes, et il n'y a plus de cadet-domestique chez les C. - tous les autres paramètres restent :

- Terroirs : l'herbe a pris la place des anciennes cultures, mais les contraintes demeurent que seule une artificialisation totale pourrait abolir. Un simple exemple : les parcelles du lieu-dit Eras Caubas donnaient un blé dont la farine levait mal et de petites pommes de terre aigres. Aujourd'hui, leur foin est peu lactifère, réservé au bassiu - les brebis non suitées. Nos Montbéliardes n'en mangent pas.

- Réseau d'échange : nous l'avons vu, il perdure pour les ovins ; mais pour les bovins aussi. Convaincus par les résultats des C. des voisins leur ont acheté des génisses ; mais c'est parce qu'ils connaissent, chez les C., ces autres paramètres de era raça, terroirs et savoir, qu'ils ont jugé l'achat possible, compte tenu de leurs propres terroirs et savoir. Par ailleurs, Joseph C. reste au courant de ce qui se passe dans ce réseau pour les Gasconnes ou les Suisses, et il ne cesse de dire que, selon la conjoncture, il peut très bien revendre les Montbéliardes et tenir à nouveau des Pardas, en fait ses bovins préférés.

- Savoir, culture technique : ils se sont bien sûr enrichis depuis Cordier ou Fédacou. Mais j'ai montré dans mes travaux antérieurs comment les nouvelles techniques n'ont pas aboli les anciennes logiques mais s'y sont intégrées. Caractéristique de ce phénomène, le dialogue qui, après quelques tâtonnements, s'est établi entre les éleveurs - de formation locale - et les techniciens - à la formation scientifique - qui travaillent en commun autour de la "race castillonnaise".

Gasconne, Castà, Parda, on peut y ajouter Grisa, Cardi, Roja de Botaréu, etc... pour distinguer une bête ou une population animale d'une autre, les éleveurs qui usent de ces noms prennent en compte tous les éléments qui FONT de ce bétail ce qu'il est. Certains changent, d'autres demeurent, objets de transmission et de manténc . Cette permanence explique pourquoi des bêtes venues d'ailleurs peuvent porter des noms locaux : par certains aspects, elles deviennent un peu effectivement Gasconnes ou Pardas.

Au demeurant, l'aventure de ces trois Montbéliardes est moins anecdotique que je ne le disais tout à l'heure. Toute l'histoire de l'élevage pyrénéen fut celle d'un conflit entre une situation antérieure où "era raça", transmission et manténc commandaient la circulation du bétail, et, fin XVIII^e, l'émergence d'autres logiques qui mèneront, début XX^e siècle, à la création de races normalisées (cf. travaux en cours et Bib. 1, 3, 6). Au plan national, c'est un conflit similaire que B. Mulliez décrit dans son histoire de la création des haras (cf. Bib. 14). Mais au niveau local même, Joseph C. n'est pas le seul à raisonner ainsi. Il ne le pourrait pas, "era raça" étant aussi réseau d'échange. En 1974, Adrien me parlait des noms de ses brebis. Nous étions en décembre, mois où les vieilles mères sont vendues et remplacées par les agnelles de l'an passé, et il me dit :

"Les brebis partent, mais les noms restent dans la grange."

De même, en 1982, Vincent B. à propos de ses vaches :

"Elles partent, mais les noms restent à la place qu'elles occupaient dans l'étable (= que demoran en jaç)."

^ Eth jaç : le champ sémantique de ce mot n'est pas indifférent à notre propos. Sans qu'on puisse en synchronie parler de métaphore, il désigne : la place des bêtes dans l'étable, l'empreinte d'un corps couché, le lit de roches en fondation d'un bâtiment, et, dans certaines vallées, le placenta des vaches. Chez Vincent B. aussi deux vaches s'appellent Parda et Castà, ce sont des Suisses cette fois ! Processus de dénomination totalement ésotérique si l'on n'a pas analysé l'ensemble era raça / transmission/manténc, et son évolution.

Un même mot pour les fondations et le placenta, la vache de Millaris qui devient rocher, fondation : les symboles maintenant deviennent révélateurs. Mais leur interprétation n'a nullement besoin d'être controuvée par des références tous azimuts à des pratiques et des discours grapillés à travers des cultures, des époques et des lieux différents ; c'est-à-dire décontextualisées et dés-historicisées. Au contraire, par leur ancrage dans une réalité naturelle et technique concrète, localisée, évolutive, ces symboles, paradoxalement, n'ont même plus besoin d'être interprétés. Comme chez Héraclite l'oracle d'Apollon, ils ne disent ni ne cachent, mais signifient.

Dans un de ses articles rassemblés en français sous le titre "Bali - Interprétation d'une culture", C.G. Geertz définit ainsi la tâche de l'anthropologie : "Que l'on opère à tel ou tel étage, dans la complexité ou non, on se guidera sur le même principe : les sociétés comme les vies contiennent leur propre interprétation. Ce qu'il faut apprendre, c'est comment y accéder" (Bib. 13, p. 215). Mère du riz chez les Balinais, Mère du bétail dans les Pyrénées, cet apprentissage est cependant risqué, ne serait-ce que pour ce qu'il suppose de connaissance et de nécessaire oubli des catégories canoniques par lesquelles il nous est habituel de

penser les réalités humaines. Mythologie ? Technique ? Symbolique ? Organisation socio-économique ? Statistiques même ? Chacun de ces angles d'attaque - que nous n'avons fait ici au mieux qu'effleurer - n'est rien s'il ne permet de retrouver le fil d'une pelote où tous les autres participent au même rang.

Les limites alors s'estompent, se confondent.

Comme si ces catégories n'étaient jamais que le masque savant d'une certaine impuissance à comprendre directement, sans leur médiation, cette phrase banalement quotidienne, mais très belle :

Era Mair deth Bestià n'ei cap morta encà .

Notes :

1 = AD 09, 1 T 365

2 = AD 09; 12 M 111 (2) et 15 M 21-1

3 = cité par B. MULLIEZ, Bib. 14

Bibliographie:

B BESCHE COMMENGÉ,

1 - *Le Savoir des berges de Casabède*, UTM, Toulouse, 2 tomes, 1977

2 - *Un carnet de saillie*, in CER 1, UTM, Toulouse, 1979

3 - *De la notion de race au concept de population: les concours bovins en ariège depuis 1823*, Ethnozootechnie n°28, 1981

4 - *Lexique, nature, société: les dénominations des ovins*; International Journal of Sociology of Language, n° 29, 1981

5 - *Introduction à l'analyse sémantique du "glap" et du "rèish"*, in CER II, UTM, Toulouse, 1981

6 - *Le concept de race: mythe rationaliste ou pratique socio-économique*, Ethnozootechnie n° 29, 1982

7 - *Mars et Petit-Pagés ou les jours mal levés*. Actes du 37° Congrès des sociétés académiques Languedoc-Pyrénées-Gascogne, 1983

8 - *Mythe, métis ou rien: les savoirs naturalistes populaires chassent d'abord les baleines*. Production pastorale et société, MSH, printemps 1986.

9 - Conte G. de BONNEVAL, *Les haras français /.../*. Librairie de la maison rustique, Paris, 1884

10 - G. BUISAN, *Henri Fédacou raconte*. Tarbes, 1985

11 - E. CORDIER, *Les légendes des Hautes Pyrénées*. Fac similé de l'éd. de 1878, Tarbes, 1986

12 - D. FABRE & J. LACROIX, *L'usage social des signes*. Communautés du sud, 10/18, n° 926, Paris, 1975

13 - C.G.GEERTZ, *Bali - Interprétation d'une culture*. NRF Gallimard, Paris, 1983

14 - B. MULLIEZ, *Les chevaux du royaume*. Arthaud/montalba, Paris, 1983

15 - X. RAVIER, *Le récit mythologique en Haute-Bigorre*. Edisud/Ed. du CNRS, Aix-en-Provence, 1986

16 - P. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*. Maspero/textes à l'appui, Paris, 1981